

Problèmes d'intégration et de quête identitaire des
réfugiés grecs de Turquie en milieu urbain
(Athènes-Le Pirée) de 1922 au début des
années 1930 : quelques exemples

*Greek Refugees from Turkey from 1922 to the early 1930: Examples of Integration
Problems and of Identity Quest*

Katherine Nazloglou



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/ceb/5041>

DOI: 10.4000/ceb.5041

ISSN: 2261-4184

Publisher

INALCO

Electronic reference

Katherine Nazloglou, "Problèmes d'intégration et de quête identitaire des réfugiés grecs de Turquie en milieu urbain (Athènes-Le Pirée) de 1922 au début des années 1930 : quelques exemples", *Cahiers balkaniques* [Online], 42 | 2014, Online since 03 June 2014, connection on 07 July 2021. URL: <http://journals.openedition.org/ceb/5041> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/ceb.5041>

This text was automatically generated on 7 July 2021.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution
- Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Problèmes d'intégration et de quête identitaire des réfugiés grecs de Turquie en milieu urbain (Athènes-Le Pirée) de 1922 au début des années 1930 : quelques exemples

Greek Refugees from Turkey from 1922 to the early 1930: Examples of Integration Problems and of Identity Quest

Katherine Nazloglou

- 1 Περίληψη
- 2 Προβλήματα εντάξης και αναζήτησης ταυτότητας των Ελλήνων προσφυγών από Τουρκία (1922-αρχές 1930) : παραδείγματα
- 3 « Être un réfugié » est-ce un vecteur d'identification ? Est-ce une identité propre ? Cela permet-il une intégration, une fusion dans la société et l'État ? Le cas des réfugiés de Turquie (1,3 million) est particulier : originaires de régions différentes de l'Empire ottoman, chaque groupe s'étant structuré dans ses spécificités propres, ils sont, certes, déracinés, mais vont vers l'État qui constitue a priori leur « mère patrie ». Celui-ci va devoir rapidement et dans l'urgence mettre en œuvre diverses politiques visant à les intégrer. Des processus sont mis en place, mais une identité propre, qu'il faut interroger, émerge, entre mémoire et adaptation, dans la construction d'un « nous » qui se définit par rapport à, voire face à « eux », et non pas dans un « on » général. Ce qui pose la question de l'intégration dans l'État et dans la Nation : comment acquérir une conscience nationale à partir d'une conscience identitaire ? Dans le contexte politique et économique de crises, celui de la Grèce de l'entre-deux-guerres, retenons, pour situer quelques exemples de problématisation et d'argumentation, les années qui vont de 1922 à la fin de l'ère Venizélos. À partir de septembre 1922, l'intégration économique et sociale des réfugiés devient une priorité pour l'État en tant que garantie

de stabilité et de sécurité intérieure. Le réfugié ou échangé doit devenir un citoyen grec, un membre du corps social. L'État a pour devoir de lui assurer un travail pour subvenir à ses besoins, un logement, d'incorporer et stabiliser ces groupes nombreux ; la diversité de leurs origines géographiques, sociales, leurs particularismes culturels, la rapidité de leur afflux transforment de façon radicale et définitive la morphologie de la société existante ainsi que les réponses et actions politiques qui doivent être engagées par un État en crise. Car l'espace territorial, la société de 1922 ne sont plus ceux de 1912 ni même de 1920¹. Le réfugié est totalement démuné, il ne possède rien, ne peut rien se procurer. Il attend de l'État les décisions concernant son installation géographique et matérielle, son avenir politique, le « retour » s'avérant vite impossible. Conscient des problèmes, des enjeux, mais aussi des opportunités, l'État va mettre en œuvre des processus d'intégration lui permettant d'assurer l'homogénéisation de la population et l'achèvement de l'État-Nation. L'installation devient vecteur d'intégration dans les zones urbaines (comme rurales) où cependant on note qu'il n'y a pas fusion DANS, mais À CÔTÉ des villes pour des raisons économiques (le niveau de développement préexistant), d'urbanisme, mais aussi de sécurité (de méfiance ?).

Genèse et mise en place des plans d'établissement des réfugiés

- 4 Dès le 1^{er} novembre 1922 est votée une loi « sur la réquisition des biens immobiliers pour l'installation des réfugiés ». Il s'agit de les sortir des campements, écoles, théâtres, trains et autres bâtiments publics où ils s'entassaient depuis leur arrivée ; 8 000 biens sont ainsi réquisitionnés, mais se révèlent insuffisants. Les premiers baraquements sont alors construits sur des terrains libres à la périphérie d'Athènes, à Kaissariani sur les flancs du mont Hymette, ou du Pirée, à Kokkinia. Une Caisse de Secours pour la libération et l'acquisition de terrains, dont il faut souligner le rôle pour la mise en place de ces actions rapides, a été créée. Elle doit permettre aussi la libération des écoles occupées, selon un plan d'urbanisme établi par le Ministère de l'Instruction. Et en avril 1923, selon un plan d'urbanisme proposé par le gouvernement, le premier lotissement est inauguré à Vyronas, sur les flancs de l'Hymette, où 1 765 réfugiés s'installent sur les 12 hectares acquis : on y trouve une école, une école maternelle, un marché, un dispensaire, un poste de police, un réservoir d'eau, un jardin public, deux maisons individuelles pour les évêques réfugiés d'Éphèse et d'Amasya, des locaux pour installer des ateliers de travail du bois, de tissages et fabriques de tapis². Vont suivre ceux de Kokkinia, Kaissariani, Néa Ionia et Néa Philadelphia au nord d'Athènes. Il s'agit là du premier projet d'urbanisme concernant la création concertée, l'organisation rationnelle d'une entité Athènes-Le Pirée selon un schéma prévu sur le moyen terme et définissant des zones de constructibilité. Mais en raison de l'urgence et pour accélérer les procédures d'autorisations administratives, la question des constructions sur des zones déclarées non-constructibles (et sans rapport avec les réfugiés) va rapidement devenir un problème majeur et toujours non résolu ! Intervention donc de l'État dans l'installation des réfugiés, par l'urbanisation et la modernisation des structures : grands travaux, réseaux de communications, créations d'emplois. En 1924, la Commission Kalliga propose un « Plan pour Athènes » qui amplifie ce processus et modifie l'étendue de la capitale et de son port, l'organisation spatiale, la répartition de la population et sa densité, prévoyant un million d'habitants en 1950, projection qui sera atteinte (malgré

les ruptures et pertes de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre civile). Il inclut un projet d'« Établissement citadin des réfugiés de Smyrne » dont quelques cas particuliers sont à signaler : Néa Smyrni pour ceux de Smyrne, Kallipoli au Pirée pour ceux de Gallipoli, sont spécifiquement prévues par le plan pour accueillir des réfugiés d'une origine précise. Alors que, ailleurs, même s'il y a souvent une dominante (par exemple smyrniote comme à Tourcolimano du Pirée), les réfugiés sont de provenances géographiques très diverses (Kokkinia) ou bien se regroupent quand ils arrivent plus tard, suite à l'échange des populations de 1923 (ainsi à Argyroupoli sur les pentes de l'Hymette où, en 1925, se rassemblent les réfugiés d'Argyroupoli du Pont). Mais de violentes résistances de propriétaires hostiles au plan vont émerger, entre autres sur les terrains où doit s'ériger Néa Smyrni, oppositions qui aboutiront en 1926 à sa suppression (sous la dictature de Pangalos).

- 5 Cependant, de nombreuses mesures prévues par la Commission Kalliga vont être institutionnalisées, comme l'augmentation de la norme minimale pour la largeur des rues qui va durablement modifier et améliorer le paysage urbain de la capitale. De plus, dans toutes les implantations nouvelles, les réfugiés vont s'organiser. À l'image de ceux de Néa Smyrni qui, dès 1928 (alors que le lotissement, créé en 1926 sur la base des treize premières concessions de construction, ne compte encore que 210 habitants), fondent l'« Union des Réfugiés citadins de Néa Smyrni », puis, en 1930 (quand on y compte déjà 6 000 habitants) un « Cercle » devenu l'actuel « Foyer de Néa Smyrni », institution culturelle de premier plan dans la capitale grecque³. En 1928, au retour de Venizélos, la « Société Immobilière du Boulevard Haussmann » est invitée à Athènes ; plusieurs lotissements en cours (dont Néa Smyrni) lui confient certaines de leurs constructions, mais le projet de « cité-jardin » voulu par ses habitants sera annulé en 1932 en raison de la crise économique.
- 6 La Commission mixte pour l'installation des Réfugiés mise en place par la Société des Nations en 1923, dissoute en 1930, aura permis, quant à elle, la construction de plus de 27 000 habitations en 1929 et le gouvernement Venizélos de 1928 à peu près autant. La question des crédits a compliqué sa tâche puisque les 10 millions de francs prévus pour son fonctionnement ne sont débloqués qu'en 1924⁴. Mais signalons que 62 300 réfugiés sont déjà installés en 1926 et capables de faire vivre leurs familles, à la date où le gouvernement Kondylis (grâce à l'intervention personnelle de l'Américain Henry Morgenthau auprès de banques de Londres et New York) obtient un prêt de 7 millions de francs. Néanmoins, en 1930, plus de 25 000 familles vivent encore misérablement dans les périphéries d'Athènes et Le Pirée⁵, ce qui va poser rapidement la question du rôle et de la place de l'État dans la constitution d'une mémoire officielle.

Volonté programmes et bilan des actions d'intégration économique et sociale

- 7 Dans quels habitats les réfugiés vont-ils être installés et tenter de recomposer leur existence ? Topographie et toponymie des lieux, architecture, aménagement des quartiers⁶ témoignent de la démarche de construction identitaire. Plusieurs cas sont à considérer selon l'emplacement (par exemple bord de mer à Kallipoli, Tourcolimano, pentes pour Ilioupoli, Kaissariani, plaines vallonnées pour Néa Smyrni, Néa Ionia), selon la géologie (terres rouges de Kokkinia, calcaire perméable et « caillasses » ingrates de Kallipoli où il n'y a donc ni eau, ni adduction d'eau, ni égouts)⁷. Certains

sont des extensions urbaines (Drapetsona au Pirée), mais la plupart des créations ex nihilo. Les densités ont très vite augmenté et les réfugiés ont, soit avec l'aide de l'État, soit par eux-mêmes grâce aux crédits, transformé les baraquements et bidonvilles en « lotissements », « quartiers », obtenant durant les années 1930 le statut de « faubourg » voire de « commune » à part entière⁸. L'importance de l'emploi se révèle fondamentale, l'intégration se faisant prioritairement par le travail, mais le chômage reste un problème même s'il est souvent temporaire (tout au moins dans les années 1920, les situations se durcissant avec la crise des années 1930). Nombreux sont les témoignages⁹ montrant que beaucoup de réfugiés, au Pirée, ont trouvé du travail sur le port : la création de l'OLP (organe de gestion du port) en 1930 permet une intensification et une diversification des activités et emplois portuaires que complètent les politiques d'industrialisation au Pirée, à Scaramangas, Éleusis, transformant ainsi toute la partie occidentale de l'Attique tant sur le plan géographique qu'économique et social, et donnant son caractère ouvrier au peuplement. Tous notent l'importance que les réfugiés accordent à leur environnement, celui du quartier comme de l'intérieur de l'habitat. Beaucoup d'entre eux sont originaires des villes d'Asie Mineure. Leur intégration spatiale et sociale se fait entre mémoire et devenir, entre révolte et résignation, acceptation et déracinement, par rapport à une spécificité d'appartenance. La toponymie en est un exemple. Kokkinia, qui devient Néa Nikaia, la nouvelle Nicée de Bythinie en 1934 (avant de devenir définitivement la commune de Nikaia en 1940) est la plus importante installation de réfugiés en Attique et la deuxième de Grèce après Thessalonique¹⁰. Dès 1923 les rues y prennent les noms des villes et sites d'Asie Mineure (Ionias, Smyrnis, Attalias, Ephesou, Kappadokias... signalant l'origine des habitants qui se retrouvent ainsi « chez eux ») et aussi ceux des grandes figures du passé ancien ou récent qui perpétuent la mémoire des « patries perdues » et du « bioma » de l'hellénisme. Les plans d'urbanisme réalisés à la fois par les communes et l'État ont donné aussi aux boulevards et avenues de la nouvelle organisation spatiale d'Athènes des noms puisés dans ce riche creuset. Cette tradition, tout en s'amenuisant, a perduré jusqu'à la fin du xx^e siècle, mais tend à se perdre ensuite¹¹.

- 8 Les « *prosfiyika* » sont dès lors (et restent) un témoignage de l'échange obligatoire¹² et de ses conséquences. Toponymie, localisations, nature de l'habitat¹³ s'érigent dans le paysage urbain (et rural par ailleurs) comme témoins visibles, concrets de l'Histoire et des différences, tant pour les populations concernées que pour les Helladites, donc pour la Nation tout entière¹⁴. En très peu de temps chaque quartier construit église, école, bien avant l'électrification et l'adduction d'eau. La question des églises est fondamentale¹⁵. Elle renvoie à la construction de l'identité par et dans l'orthodoxie. Pas celle de la Grèce helladique, celle du « millet », symbole spirituel, historique, politique et social de l'identité, qui organise et tisse les liens sociétaux, régit les actes quotidiens de l'existence extérieure comme privée, imprègne le vocabulaire, le rapport à l'autre et la conception que chacun a de soi, c'est-à-dire la conscience¹⁶. À Tourcolimano, dans un triangle pentu à flanc de colline, se presse à partir de 1928 une centaine de maisons pour quelque 200 familles, dans un dédale de ruelles étroites et d'escaliers aboutissant au port : densité des constructions et toits de tuiles rouges plates délimitent le lotissement. La chapelle puis église de Aghios Charalambos devient le centre de la vie culturelle et sociale, le seul lieu où un petit espace ouvert permet de se retrouver, de participer à des actions collectives organisées autour du rappel du passé, où l'on est « entre soi ». De même à Néa Kallipoli, l'église Aghia Paraskévi à l'intersection des deux rues formant la place Karpathou, au centre du quartier. À Nikaia, dès 1922, les habitants

installent une église consacrée à St Nicolas sous une tente militaire donnée par le général Plastiras, et les réfugiés de Mylassa d'Asie Mineure et de Pisidie déposent dans un ancien lavoir les reliques et ossements de Sainte Xéni qu'ils ont pu sauver ; en 1923 une chapelle en bois est élevée à St Jean Chrysostome, quatre autres suivront, et en 1932 l'une d'elles reçoit l'icône de la Vierge rapportée par les réfugiés de Mugla (au S-O de l'Asie Mineure). Nikaia et Le Pirée ont aussi reçu les reliques de l'église de Césarée de Cappadoce que l'évêque Yervassios de Sébastée du Pont avait pu rassembler dans trente-huit coffres et amener au Pirée en 1924 après la dernière messe en l'église de Mersin dont il ramena aussi une partie de l'iconostase. À Néa Smyrni, sur l'emplacement d'un premier baraquement qui servit de lieu de culte aux premiers réfugiés, on érigea Sainte Photini, sur le modèle de celle de Smyrne détruite lors de l'incendie de 1922¹⁷.

- 9 La construction d'écoles se fait parallèlement témoignage de la volonté de maintien des permanences, l'instruction ayant été un des fondements de la société du millet¹⁸. Après la première phase, l'adaptation, qui a duré quelques mois voire un an ou deux, dans les baraquements, la deuxième phase, celle de l'installation, passe par la sociabilisation à travers l'église et l'intégration par l'école. S'en suivent des fondations caritatives des églises locales, des associations culturelles ou périscolaires. Dès 1926, au Pirée, apparaissent les premiers organes d'une presse « des réfugiés » (Kokkinia aura cinq journaux en 1935) ainsi que les premières éditions de leurs œuvres écrites en Grèce, tels les *Souvenirs* de captivité de Dimitris Makridis. Les premières activités culturelles, populaires comme savantes, se développent très rapidement, commençant avant même la construction des lotissements : tavernes avec orchestres populaires (celle des Papazoglou¹⁹ à Kokkinia devient rapidement un lieu de réunion réputé), groupes de danses micrasiates, artisanat... Le premier théâtre a été « monté » à Kokkinia, sous une tente. En 1924, est fondée à Athènes l'AEK (Athlitiki Enosis Konstantinoupoléos – Union Sportive de Constantinople), qui tire son origine des associations sportives constantinopolitaines de Tatavla, Péra, du Robert College... et se dote d'un fanion jaune orné de l'aigle bicéphale (couleurs et symboles de l'Église de Constantinople et de Byzance bien reconnaissables).
- 10 La maison devient, ici, centre de la reconstruction familiale, sociale, culturelle, identitaire. On la préserve (les Micrasiates ont une réputation de femmes d'intérieur méticuleuses), on la décore (les traditions sont maintenues), on l'embellit, on l'améliore (les maisons des lotissements sont agrandies de balcons, vérandas, extensions diverses... et toutes « illégales » !). La famille « réfugiée » n'est pas fondée sur les mêmes rapports, les mêmes traditions que la famille helladique. Le rôle joué par les quelques objets conservés (broderies, icônes²⁰, photos, bijoux) est important pour la reconstitution des intérieurs, même pauvres et plus petits. À côté des habitudes religieuses, les coutumes familiales sont des pièces maîtresses de la construction identitaire du « nous ». La cuisine²¹, la musique, la danse deviennent éléments de reconnaissance, leur pratique permet l'intégration sociale tout en préservant les différences et en assurant la permanence mémorielle du « là-bas ». Leur transmission aux jeunes nés « ici » met en avant le rôle de la mère dans la famille, comme celui des nombreuses associations culturelles et culturelles, notamment lors de la célébration des Fêtes. Intégration à l'espace donc, mais identité propre : d'où je viens, mes lendemains, comment me situer par rapport à « l'autre » pour qui je suis « un autre » qui entend rester « autre », car « nous les réfugiés », « étranger dans sa patrie », « prosfiyès-prosfigkès »²². Se pose alors la question de « l'étranger » avec, par exemple, les

changements de noms de famille²³, la langue comme « autre », qui marquent les différences. Mais c'est toute la société grecque qui va s'en trouver transformée : urbanisation, accroissement du nombre des citadins, des ouvriers, marginalisation spatiale, économique et sociale de certains groupes. Le « problème réfugié » devient un sujet « à la mode ». La question des « patries perdues » hante les intellectuels, mais aussi la presse, la chanson et le roman populaire qui se massifie²⁴.

Une intégration politique au service de l'homogénéisation de l'État-Nation

- 11 Une phase essentielle de l'intégration et de la construction identitaire passe par l'intégration dans l'État : reconnaissance par l'État de l'intérêt des réfugiés, de ce qui, de « problème réfugié » va devenir « force » et dynamique reconnue en 1928. La politique menée par le gouvernement Venizélos va conforter alors cette tendance en vue d'une intégration dans l'action politique et la cohésion nationale.
- 12 Même si les conséquences de la crise économique changent ensuite la donne, il s'agit désormais de faire des réfugiés des citoyens par l'intégration à la vie politique et le vote. C'est-à-dire réaliser l'homogénéisation de l'État-Nation dans l'hellénisme « rétréci » de l'helladisme. Avec ses mythes fondateurs, son passé ancré dans les références à 1821, sa langue « nationale » comme creuset. Cependant la langue officielle « construite » depuis le XIX^e siècle et la langue populaire (elle-même plurielle) restent différentes de celle(s) des réfugiés. Cependant leurs comportements politiques et électoraux donnent une image remarquable d'intégration aux pratiques démocratiques et de cohésion. Un exemple significatif parmi d'autres en est l'analyse de leur attachement à Venizélos et au parti vénizéliste aux élections de 1926, 1928, 1932 marquant un tournant relatif avec la crise provoquée par l'accord d'amitié gréco-turc de 1930. Une conscience « réfugiée » se forge durant les dix années 1922-1932, du déracinement à l'intégration. Dans la Grèce de l'entre-deux-guerres, celle des années de l'après « Catastrophe » en quête d'elle-même, nombre d'entre eux, et parmi les plus simples, témoignent de l'impossible reniement des « patries perdues » comme de l'impossible fusion ou adaptation même à la « patrie », à la « terre » nouvelle qui leur a été imposée.
- 13 Comment intégrer les réfugiés à l'État-Nation qu'ils ne connaissent pas (puisqu'originaires de l'Empire ottoman) ? Autour de 1930 ils constituent (réfugiés, échangés, non échangeables exilés volontaires) une minorité d'environ 1,5 million de personnes dans la Grèce des 4,5 millions d'habitants en 1920 où ils sont inégalement répartis selon les régions et selon la division villes-campagnes. L'État doit vite appréhender la question des réfugiés sous un angle nouveau : à partir de 1928 il ne s'agit plus uniquement de les installer, mais d'en faire une force de développement. C'est ce à quoi s'attache la politique de Venizélos et du parti libéral, qui veut reprendre son programme gouvernemental de 1910 pour assurer au pays un retour au développement économique et social, renouer avec la prospérité et intégrer les réfugiés dans ses perspectives nationales. D'autant que pour certains réfugiés, la question de l'intégration pose, dès 1923 et la fin de l'espoir d'un « retour », celles de l'hellénisme-grecité et de l'orthodoxie : quelle place ces repères fondamentaux du « millet » ottoman vont-ils garder dans la politique d'intégration menée par l'État-Nation grec ? L'écrivain et peintre Photis Kontoglou, né à Aïvali en Asie Mineure en 1895 et mort à

Athènes en 1965 pensait, en y arrivant en 1923, trouver en Grèce une « suite » à l'hellénisme d'Asie Mineure ; mais il est confronté au profond schisme, à la réelle fracture mémorielle, culturelle et intellectuelle qu'il constate entre réfugiés et Helladites sur la notion même de Nation. Pour cet intellectuel, formé et ancré dans le rapport atavique à Byzance et à la spécificité de l'hellénisme micrasiate, « racinement », construction identitaire, entrée dans la « grécité » ne peuvent se concevoir hors de ces deux références fondamentales qui constituent les racines mêmes de l'hellénisme²⁵.

- 14 Développer l'enseignement devient une priorité, confiée au ministre de l'Instruction publique Georges Papandréou, mais il s'agit surtout d'engager une relance économique par l'urbanisation, l'industrialisation, la tertiarisation avec l'aide des programmes mis en place par la SDN et des emprunts extérieurs obtenus grâce au prestige personnel de Venizélos²⁶. En effet, stabilité et sécurité intérieure de l'État dépendent de l'intégration économique des réfugiés et c'est un des principaux facteurs de l'homogénéisation en tant qu'élément constitutif de la Nation²⁷. De grands travaux sont mis en œuvre : au Pirée les nouvelles installations portuaires et d'industries lourdes, de transformation, agroalimentaires, embauchent nombre de réfugiés et les sédentarisent, transformant le paysage urbain, faisant croître les besoins en transports, en biens de première nécessité, la demande de produits de consommation. Les extensions urbaines se font en quadrillages orthogonaux selon des plans hippodaméens, des réseaux routiers intra-urbains sont aménagés, de grandes avenues percées desservent les lotissements de réfugiés ou relient les centres d'Athènes et du Pirée aux nouvelles banlieues ainsi constituées. Ce sont parallèlement les questions de sécurité (dans le contexte politique et social souvent agité de l'entre-deux-guerres), économiques, sociales (qui se rejoignent sur la question de l'emploi par exemple) qui ont dirigé la distribution géographique, la répartition quantitative des réfugiés sur l'ensemble du territoire. Mais aussi à l'échelle d'Athènes-Le Pirée où les localisations sont situées en périphéries. Cependant, la concentration sur cet espace d'un grand nombre de réfugiés, dont beaucoup sont issus des bourgeoisies de l'ancien Empire ottoman, a provoqué aussi une transformation des activités économiques et de la composition socioprofessionnelle préexistantes, et, la crise des années 30, générant de nouveaux problèmes, a eu un certain nombre de conséquences. Par exemple, la marginalisation d'une partie d'entre eux provoque la constitution d'un prolétariat d'ouvriers, artisans, petits commerçants, intégré à la modernisation économique, mais conservant des particularismes socioculturels (spécificités linguistiques, structures et relations familiales, place des femmes, des enfants, mentalités gérant les rapports avec les Helladites...) ancrés dans un passé, une histoire et un vécu différents. Une intégration par l'action d'un État volontariste ? Certes, mais aussi une intégration qui tend à la récupération d'une force économique et politique pouvant servir ses intérêts. Venizélos lui-même en témoigne sans aucune ambiguïté : en 1928,

la population réfugiée qui dans les premières années a amené des problèmes, a commencé à devenir un élément dynamique, constitué d'un élément humain admirable ; nous pouvons être sûrs que la Grèce, par la nouvelle composition de son peuplement peut envisager l'avenir avec une totale confiance.

- 15 puis en 1930, après les rencontres officielles qu'il a eues avec Ismet Inönü et Mustapha Kemal en octobre, devenues groupe socio-économique important, les réfugiés passent du statut de « problème » en 1923 à celui de force dynamique reconnue :

J'ai dit à Kemal : « Un seul problème peut rompre notre amitié : si vous demandez à récupérer les Grecs de Turquie » et je lui expliquai : « Ils nous coûtent de grands sacrifices. À aucun prix nous n'accepterons que vous les récupériez. Aujourd'hui ils sont des éléments de force et de progrès »... Cela les a rassurés²⁸.

- 16 La politique extérieure, pour Venizélos, participe en effet de la politique intérieure quant à la consolidation de l'État et de la Nation par l'intégration (voire « l'incorporation » ?) des réfugiés dans la démocratie et le régime (la République).
- 17 Les populations grecques de l'Empire ottoman avaient été imprégnées d'un idéal de libération, de libertés individuelles et étaient devenues vénizélistes depuis les guerres balkaniques. Elles le restaient, car la défaite de 1922 était imputée aux royalistes dont l'antivénizélisme était assimilé à un antihellénisme, au sens « hellénisme » d'Asie Mineure, en référence au slogan royaliste « une Grèce petite et digne » qui définissait, lui, par opposition, l'« helladisme »²⁹. Le vénizélisme avait ainsi symbolisé la convergence des intérêts de la Grèce et de l'hellénisme³⁰. À partir de 1923 les réfugiés prennent conscience qu'ils doivent renoncer à cette idéologie fondée sur un « hellénisme majeur » que Venizélos avait portée mais qui avait échoué ; ils vont pourtant lui accorder toute leur confiance pour construire un nouvel idéal dans lequel ils pourront se reconnaître et agir. Non pas celui des royalistes, mais un helladisme fondé sur un État moderne qui puisse leur assurer un avenir meilleur dans la cohésion nationale (un hellénisme « rétréci » selon Georges Sféris) en tant que citoyens. Il n'y a dans cette démarche politique ni volonté d'oubli ni reniement des spécificités, même quand les accords gréco-turcs de 1930 rendent tout « retour » impossible. Trois phases caractérisent leurs positionnements politiques successifs : vénizélisme-déception-acceptation.
- 18 L'engagement vénizéliste des réfugiés urbains a incontestablement assuré une stabilité à la Grèce des années 1928-1932 et permis la mise en œuvre d'une politique cohérente de grande envergure (après la période 1924-1928 marquée par dix gouvernements et onze coups d'État !). Dès 1923 et au référendum de 1924, où ils assurent 69,78 % de oui en votant massivement, et c'est le premier vote où ils comptent, c'est aussi un engagement républicain³¹. Aux législatives de 1926 (à la proportionnelle simple), organisés en fédérations pour présenter des candidats, ils sont cependant divisés au sein du camp libéral (d'un Venizélos absent)³². La presse d'opposition s'est déchaînée contre eux durant toute la campagne, les accusant de « truquages », protestant (depuis 1923) contre leur intégration au corps électoral par crainte que leurs voix n'influencent les résultats³³. Aux élections de 1928 et 1929 (au scrutin majoritaire), dans les banlieues du Pirée, ils donnent plus de 85 % à la coalition libérale unifiée de Venizélos qui obtient 61 % des voix. Les réfugiés s'intègrent à la vie politique comme « corps », pour des raisons spécifiques et « nationales ». Mais leur traditionnel vénizélisme devient « nationalisme » pour l'opposition, alors qu'ils ont (ayant constitué des éléments progressistes dans l'Empire ottoman) soutenu sans équivoque l'idéal de progrès, de modernisation politique (la démocratie), sociale (l'instruction, l'égalité des chances), économique (le libéralisme, l'industrialisation, le capitalisme) que portait le programme vénizéliste depuis 1910. Même si, par ailleurs, il faut le rappeler, car c'est l'une des originalités de leur complexité, ils restent attachés à des mentalités et des comportements traditionnels, à leur identité de réfugiés. À priori donc, la force des permanences (religieuses surtout) tendrait à un conservatisme socioculturel : rester « autre », privilégier la « conscience du réfugié », l'attachement aux « patries perdues ». Cependant cette tendance reste du domaine privé et ne concerne pas leur

volonté d'un État moderne et progressiste³⁴. Venizélos reste une « icône »³⁵, le « sauveur » en qui l'on se reconnaît, seul capable de défendre leurs intérêts (comme en 1912 et 1919) et la crise de confiance après 1922, l'Échange des populations et Lausanne a été vite surmontée. Son programme et sa politique représentent les classes moyennes d'Asie Mineure (comme de Constantinople) puis des villes d'installation ; il a besoin d'elles pour transformer la Grèce en un État moderne appuyé sur une société urbaine.

- 19 Le problème d'intégration des réfugiés est donc aussi politique. Contrairement aux Helladites, antivénizélistes, ils adhèrent en bloc homogène au parti libéral, à sa politique, à l'idéologie qu'il incarne et leurs élus font bloc aussi à la Boulè sur leurs problèmes (lotissements, écoles, infrastructures, question des indemnités) relayés sur le terrain par de puissantes associations (Kokkinia, Kaissariani). C'est la reconnaissance, par-delà des différences, d'un creuset de valeurs, de revendications partagées, à partir d'un passé, d'une mémoire, de problèmes communs et d'un même désir d'avenir, tout cela forgeant une identité. Il est donc du devoir de l'État et de la société de les reconnaître. Seul Venizélos « père de la Nation » peut répondre à ces aspirations.
- 20 1930 constitue le moment de la déception, l'accord gréco-turc signifiant la renonciation aux évaluations des biens et « réparations ». La politique extérieure réaliste de Venizélos³⁶ participe cependant de la constitution de l'État-Nation et de l'intégration des réfugiés. À l'intérieur, il a transformé le « problème réfugié » en reconnaissance du potentiel qu'ils constituent, il devait le faire aussi à l'extérieur. Il s'exprime à plusieurs reprises dans la presse et à la Boulè, répétant : « J'ai confiance en la sagesse des réfugiés ». Mais les élections de 1932 (avec un retour au scrutin proportionnel) qui sont un tournant majeur dans la vie politique grecque de l'entre-deux-guerres marquent surtout la fin du vote des réfugiés comme groupe doté d'une « conscience » spécifique³⁷. Désormais les problèmes économiques et sociaux dus aux conséquences de la crise de 1929 (chômage) vont influencer les choix politiques en fonction des situations propres de chacun : ainsi se développe un vote ouvrier communiste au Pirée, et le KKE de Nicolas Zachariadis (né en Asie Mineure) avec 58 223 voix obtient 10 sièges³⁸. C'est la phase d'acceptation, déterminante, d'une intégration définitive à l'espace, à la société, à la Nation. Le parti libéral ne porte plus des aspirations désormais révolues (en 1933 il recueille encore 33,3 % des voix), mais paradoxalement l'acceptation devient celle, morale, de la politique d'un homme dont le nom reste indéfectiblement associé, dans la mémoire des réfugiés, à une image de grandeur et d'honneur malgré 1922 et la crise provoquée par l'accord de 1930³⁹.

Conclusion

- 21 Une réelle conscience « réfugiée » s'est donc construite à la rencontre du déracinement et de l'intégration, principalement autour de la vie quotidienne et de la famille, entre conservatisme et modernité politique. Entre leur « être », leur « vécu » spécifique et la conscience revendiquée de leurs différences, ils se savent être les ultimes dépositaires d'une tradition ancrée dans une Histoire achevée. Dans la Grèce en quête d'elle-même des années 1920 et 1930, celle des années de l'après « Grande Catastrophe », beaucoup d'entre eux, et parmi les plus humbles, témoignent de l'impossible reniement des « patries perdues » et de l'impossible fusion ou adaptation à « la patrie » nouvelle qui

leur a été imposée : « Les patries sont les hommes qui y vivent. L'Asie Mineure n'a pas été perdue avec le déracinement, mais elle se perd quand la conscience de l'identité disparaît⁴⁰ ».

BIBLIOGRAPHY

- Clogg, Richard, (1987), *Parties and Elections in Greece*, London: Hurst & Company.
- Delta, Pénélope, (1988), *Archives I, Elefthérios K. Venizélos, Journal-Mémoires-Témoignages-Correspondance*, Athènes : Éd. Hermès.
- Hirschon, Renée, (1989), *Heirs of the Greek Catastrophe, the social life of Asia Minor Refugees in Piraeus*, Clarendon Press, Oxford, 1989 (en grec, Athènes, 2004).
- Hobsbawn, Eric, (2001), *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris : Livre de Poche.
- Livani, Léna, (1995), *Grèce et Minorités*, Athènes : Éd. Néféli.
- Marre, Sébastien, (2005), *Les enfants du Pirée*, Thèse, Bordeaux III.
- Pentzopoulos, Dimitri, (2002), *The Balkan Exchange of Minorities and its Impact on Greece*, London: Hurst & Company.
- Société des Nations, (1926) *Rapport sur l'installation des Réfugiés en Grèce*, Genève.
- Svolopoulos, Constantin, (1999), *Elefthérios Venizélos, 12 Études*, Athènes : Ellinika Grammata.
- Veremis, Thanos, Odysséas Dimitracopoulos, Odysséas (dir.), (1980), *Études autour de Venizélos et de son époque*, Athènes : éd. Philipottis.

NOTES

1. Athènes, qui avait une population de 293 000 habitants en 1920, en compte 460 000 en 1928 dont plus de 130 000 sont des réfugiés.
2. Commission d'Installation des Réfugiés, Direction des installations urbaines, Statistiques, Athènes 1926.
3. *Op.cit.*
4. *Op.cit.*
5. Ce dont témoignent les riches fonds photographiques conservés, tant publics que privés.
6. Nommés « ta prosfiyika », « prosfiyikès synoikiès », « synoikismoi », termes rappelant à la fois le peuplement constitué de réfugiés, l'organisation en « lotissements » ainsi que la localisation particulière, à côté ou au-delà des quartiers préexistants.
7. Localisation, topographie, géologie influencent l'habitat, le niveau de vie, les pratiques sociales, voire culturelles, les emplois, l'intégration.
8. Par exemple Nikaia qui en 1933 compte 40 000 habitants. Mais tous ne deviennent pas immédiatement propriétaires, le délai étant parfois de 25 ans.
9. Voir les *Mémoires* du musicien de rébétiko Nikos Mathessis (Athènes, 1999), qui se souvient des transformations du Pirée de 1917, des années 1920, des deux grands incendies de 1925, ou de

Takis Binis, qui partagea le quotidien des réfugiés de Troumba, Terpsithéa, de Kallipoli et de la Piraïki sur la « corniche ». Tous deux sont, en tant que musiciens populaires de rébétiko ayant vécu dans ces quartiers, d'excellents observateurs « grecs » du quotidien des réfugiés.

10. Il est à remarquer que certains noms se perdent au cours du ^{xx}e siècle : ainsi pour Néa Kallipoli (Nouvelle Gallipoli) le « Néa » ayant disparu, et seule l'appellation Kallipoli s'étant maintenue, les générations nées à partir des années 1960 ignorent l'origine du toponyme de ce quartier du Pirée, comme de nombreux autres d'ailleurs.

11. Dans les années 2000, si Néa Smyrni inaugure une rue « George Horton » en mémoire de celui qui, consul des États-Unis à Smyrne en 1922 fit tant pour la cause grecque, Néa Ionia change le nom de la rue « Morgenthau » en rue « Reine Amélie » puis en rue « Kostas Varnalis ».

12. De ce rapport témoignent de nombreux textes d'écrivains réfugiés et chansons populaires, dont un distique très populaire : « *Sur ces terres rouges nous nous sommes enracinés
Sur ces terres nous avons grandi avec du pain sec et noir.* »

13. L'organisation des lotissements et l'architecture de l'habitat ont échappé aux intéressés. Il est à noter cependant qu'une tentative d'organisation rationnelle inspirée par l'habitat populaire a prévalu, associée à quelques principes « modernes » d'architecture dans la répartition des pièces, même si les maisons sont accolées les unes aux autres pour un maximum de murs mitoyens et si les matériaux utilisés ont par la suite montré leur très faible résistance sismique (ainsi en 1981 et 1999). Les maisons offrent des surfaces au sol et donc des appartements de 36-45-56 m², 36 m² pouvant loger une famille de 4 personnes (surface convenable pour l'époque en Grèce) ; elles sont carrées en général, ou mitoyennes ; les carrés deviennent alors des « barres » plus monotones, surtout quand elles sont généralisées, ainsi à Néos Kosmos -, à un ou deux étages, le rez-de-chaussée pouvant éventuellement abriter un ou deux locaux commerciaux ou ateliers. Ces règles, que l'on retrouve dans la plupart des constructions « planifiées », sont inspirées de celles du Bauhaus que reprend largement Le Corbusier dans les conclusions du Congrès International d'Architecture d'Athènes en 1933.

14. En effet, encore de nos jours, toponymie et architecture témoignent de l'origine de l'habitat (parodos A', B'..., paralillos 1°, 2°... restant encore de nos jours les appellations des références administratives - électricité, eau, cadastre - : ainsi pour la « *prosfyiki synoikia Tourcolimanou* » du Pirée, toujours ainsi nommée officiellement).

15. cf. Renée Hirschon, *Héritiers de la Catastrophe d'Asie Mineure, la vie sociale des réfugiés au Pirée*.

16. Durant les années 1930-1940, dans les rangs du KKE (Parti communiste grec) on dira que les réfugiés sont des « orthodoxes communistes » et non pas l'inverse.

17. Cette église pour la reconstitution de laquelle Vénizélos intervint personnellement, fut inaugurée le 27 octobre 1940 ; après la Seconde Guerre mondiale, la Fondation Onassis aida à la construction d'une réplique exacte du célèbre clocher de la cathédrale smyrniote.

18. De riches archives photographiques et les témoignages recueillis au Centre d'Études Micrasiatiques à Athènes montrent le rôle des instituteurs/institutrices venus d'Asie Mineure dans la transmission aux enfants de la mémoire par les chansons, danses, etc.

19. La chanteuse populaire Anguélia Papazoglou a rapporté dans un livre dicté à son fils, la mémoire de la vie musicale à Smyrne, de son installation à Kokkinia et des premières expériences musicales qu'elle y entreprit avec son mari musicien. éd. Eptalophos, Thrace, 2003.

20. Cf. Katérina Seraïdari, *Le culte des icônes en Grèce*, Presses Universitaires du Mirail, 2005 et Michel Bruneau, *Des icônes aux églises et monastères reconstruits par les réfugiés grecs d'Asie Mineure sur les lieux de leur exil*, in *Diasporas*, 12, 2008.

21. Élément essentiel de la vie sociale et familiale à Constantinople - comme en Asie Mineure -, comme le rapporte Maria Iordanidou dans son roman *Loxandra*, éd. Institut Français d'Athènes, 1993.

22. Jeu de mots particulièrement hostile et méprisant auquel les réfugiés furent longtemps confrontés, « sfigkès » signifiant « guêpes » et montrant combien, dans l'opinion populaire, ils étaient considérés comme indésirables.
23. De nombreux réfugiés ont changé leur nom de famille pour être moins reconnaissables et donc stigmatisés comme « étrangers », et se fondre dans la société helladique, il s'agissait d'« helléniser » certains noms à connotations ou terminaisons trop « turques ».
24. Ainsi les romans devenus très populaires du célèbre intellectuel et écrivain Grigorios Xénopoulos (1857-1951) mettant directement en scène des réfugiés ou faisant référence à leur place, leur influence dans la société, et écrits dans les années 1920 et 1930.
25. En particulier dans son ouvrage *Aivali, ma patrie*, éd. Papadimitriou, Athènes, 2000. À ces interrogations s'ajoutent ses combats sur la question de la langue, toutes questions que ce chroniqueur passionné développe dans des articles parfois violents, tout au long de sa vie. Collaborateur des revues nationales les plus remarquables, il dirige durant une période son propre périodique, *Kivotos*, où se lisent ses inquiétudes et réflexions quant à l'identité « occidentale » de la Grèce, question majeure qui, selon lui, va se poser aux réfugiés. Par ailleurs, sa peinture, qui en fait un des grands créateurs du xx^e siècle, pose aussi la question de la continuité des traditions byzantine et populaire (qu'on retrouve chez nombre d'intellectuels de la « génération des années 1930 » comme Engonopoulos tout autant que dans la poésie populaire).
26. Selon les *Sources de la Banque de Grèce, 1932*, la dette par habitant de la Grèce est de 43 \$: c'est la plus forte parmi les nouveaux États d'Europe centrale et balkanique issus des traités d'après la Grande Guerre (celle de la Tchécoslovaquie par exemple étant de 12 \$).
27. Nation enfin stabilisée puisque, mise à part la question du Dodécanèse avec l'Italie, la Grèce a, par le traité de Lausanne, défini son territoire dans une renonciation politique et idéologique de la Grande Idée (laquelle avait pourtant constitué le fondement du parti Libéral).
28. In Pénélope Delta, *Mémoires et Correspondance avec Venizélos*.
29. Voir sur cette question qui a divisé les contemporains, les analyses de Ion Dragoumis, *Mon hellénisme et les Grecs*, et Fotis Kontoglou, *La Grécité blessée*.
30. cf Constantin Svolopoulos, *Elefthérios Venizélos, 12 Études*, Ellinika Grammata, Athènes, 1999.
31. Suite à la défaite du royaume de Grèce face à la Turquie de Mustapha Kémal en 1922, un gouvernement provisoire est installé à Athènes ; la Deuxième République est proclamée en mars 1924, entérinée par le référendum du 13 avril.
32. Ils ont fondé deux partis spécifiques : le Parti libéral des réfugiés (4 sièges) et le Parti indépendant des réfugiés (2 sièges) qui disparaissent en 1928, tous les réfugiés intégrant alors le Parti libéral.
33. Ils ne peuvent avoir les mêmes droits que les citoyens grecs « libres » remarquent plusieurs journaux athéniens parce qu'en Grèce ils ne sont que des réfugiés « accueillis », des étrangers. Parce qu'ils ne sont même pas des Grecs mais des « graines de Turcs » (injure largement répandue depuis septembre 1922).
34. Cf. l'engagement de nombreux réfugiés dans le KKE auquel ils donneront plusieurs dans les années 1930 et 1940.
35. Au sens propre du terme, son image est dans tous les foyers réfugiés, très souvent placée à côté de l'iconostase familiale.
36. Voir Dimitris Kitsikis, *Histoire de l'espace gréco-turc, 1928-1973*, Athènes, Éd. Hestia, 1981.
37. À relativiser cependant car dans certaines communautés de réfugiés le vote vénizéliste est supérieur à 90 %.
38. En 1933 avec 53 000 voix il n'aura pas de siège et en 1935, alors que les Libéraux ne participent pas au scrutin, malgré 100 000 voix il n'aura aucun élu.
39. À souligner par exemple, à sa mort en mars 1936 à Paris et lors des funérailles qui ont suivi, à La Canée, les témoignages et le véritable deuil ressenti par les réfugiés installés en Grèce et à

l'étranger et qu'ont transmis chansons populaires – tant crétoises que rébétika et pages des intellectuels (cf. celles des frères Séféris).

40. Extrait du témoignage d'un réfugié, Le Pirée, 1991.

ABSTRACTS

Is being a “refugee” a means of identification? Does it refer to a specific identity? Does it allow to become integrated, to merge into a society and a State? The case of the 1,3 million refugees from Turkey is unique: native from different regions of the Ottoman Empire, each group was structured in its own specificities, they are assuredly uprooted but they go to the State which is their “motherland” a priori. The State will implement various policies to integrate them. Processes are developed, but an identity, to be questioned, emerges between memory and adaptation in a construction of a “we” that is defined in relation to, or in opposition to “them”, but not to a global “one”. This raises the question of integration in the State and the Nation. How can a national consciousness be developed from a consciousness of identity? In a context of political and economic crises, we use some examples for argumentation: the period from 1922 to the end of the era Venizelos: in a Greece in search of itself, many of the refugees demonstrate the impossible denial of the “lost homelands”. But the last phase of integration and identity formation implies integration within the State: recognition by the State of the refugees’ interest; becoming citizens through the integration in politics and voting so as to achieve homogenization of the Nation-State in a “reduced” Hellenism inside the boundaries of Greece.

« Être un réfugié » est-ce un vecteur d'identification ? Est-ce une identité propre ? Cela permet-il une intégration, une fusion dans la société et l'État ? Le cas des réfugiés de Turquie (1,3 million) est particulier : originaires de régions différentes de l'Empire ottoman, chaque groupe s'étant structuré dans ses spécificités propres, ils sont, certes, déracinés, mais vont vers l'État qui constitue a priori leur « mère patrie ». Celui-ci va devoir rapidement et dans l'urgence mettre en œuvre diverses politiques visant à les intégrer. Des processus sont mis en place, mais une identité propre, qu'il faut interroger, émerge, entre mémoire et adaptation, dans la construction d'un « nous » qui se définit par rapport à, voire face à « eux », et non pas dans un « on » général. Ce qui pose la question de l'intégration dans l'État et dans la Nation. Conscient des problèmes, des enjeux, mais aussi des opportunités, l'État va mettre en œuvre des processus d'intégration lui permettant d'assurer l'homogénéisation de la population et l'achèvement de l'État-Nation. L'installation devient vecteur d'intégration dans les zones urbaines (comme rurales) où cependant on note qu'il n'y a pas fusion.

Une réelle conscience « réfugiée » s'est construite à la rencontre du déracinement et de l'intégration, principalement autour de la vie quotidienne et de la famille, entre conservatisme et modernité politique. Entre leur « être », leur « vécu » spécifique et la conscience revendiquée de leurs différences, ils se savent être les ultimes dépositaires d'une tradition ancrée dans une Histoire achevée. Dans la Grèce en quête d'elle-même des années 1920 et 1930, celle des années de l'après « Grande Catastrophe » puis de la crise, l'intégration économique et politique de cette population à l'État-Nation peut être considérée comme une œuvre originale à laquelle ils ont grandement contribué.

Είναι το «καθεστώς πρόσφυγα» ένα μέσο αναγνώρισης; Μήπως αναφέρεται σε μια συγκεκριμένη ταυτότητα; Μήπως επιτρέπει μια συγχώνευση σε μια κοινωνία και ένα Κράτος; Η υπόθεση των 1.300.000 προσφύγων από την Τουρκία είναι μοναδική: κάθε ομάδα, προερχόμενη από διαφορετική περιοχή της Οθωμανικής Αυτοκρατορίας, ήταν δομημένη σε δικές της ιδιομορφίες. Σίγουρα ξεριζώθηκαν, αλλά πηγαίνουν στην Ελλάδα που είναι η «πατρίδα» τους *a priori*. Το Κράτος θα εφαρμόσει διάφορες πολιτικές ενσωμάτωσής τους. Διαδικασίες αναπτύσσονται. Αλλά μια ταυτότητα που προκαλεί ερωτήσεις διαμορφώνεται. ανάμεσα στη μνήμη και την προσαρμογή σε ένα κατασκευασμένο «εμείς», που ορίζεται σε σχέση ή σε αντίθεση με «τους άλλους», όμως όχι με ολικό «σένα». Αυτό εγείρει το ζήτημα της ένταξης στο Κράτος και το Έθνος. Πώς μπορεί να αναπτυχθεί μια συνείδηση εθνικής ταυτότητας μέσα από τη συνείδηση «του πρόσφυγα»; Στο πλαίσιο πολιτικών και οικονομικών κρίσεων, χρησιμοποιούμε κάποια παραδείγματα για την επιχειρηματολογία, στο χρονικό διάστημα 1922-τέλος της εποχής Βενιζέλου. Σε μια Ελλάδα που αναζητά τον εαυτό της, για πολλούς πρόσφυγες διατηρείται η νοσταλγία των «χαμένων πατρίδων». Όμως η τελευταία φάση ολοκλήρωσης και διαμόρφωσης της ταυτότητας προϋποθέτει ενσωμάτωση στο Κράτος και αναγνώριση των συμφερόντων των προσφύγων. Γίνονται πολίτες μέσω της ενσωμάτωσης στην πολιτική ζωή και την ψηφοφορία, και συμμετέχουν στην ομογενοποίηση του Κράτους- Έθνους σε έναν μειωμένο Ελληνισμό μέσα στα σύνορα της μεσοπολεμικής Ελλάδας.

INDEX

Geographical index: Grèce

Mots-clés: Helladite/Helladisme, réfugiés, vie politique, vénizélisme, urbanisation, intégration, hellénisme

motsclesmk ГРЦИЈА, БЕГАЛЦИ, ПОЛИТИЧКИОТ ЖИВОТ, ВЕНИЗЕЛОС, УРБАНИЗАЦИЈАТА, ИНТЕГРАЦИЈА, ХЕЛЕНИЗМОТ, ИДЕНТИТЕТОТ, ДВАЕСЕТТИОТ ВЕК, ИСТОРИЈА

motsclestr Yunanistan, Muhacir, Siyaset, Venizelizmos, Kentleşme, Entegrasyon, Hellenizm, Kimlik, Yirminci yüzyıl, Tarih

motsclesel Ελλάδα, Πρόσφυγες, Εικοστός αιώνας, Πολιτική ζωή, Βενιζελισμός, Αστικοποίηση, Ενσωμάτωση, Ελληνισμός, Ταυτότητα, Ιστορία

Keywords: Greece, Refugees, Political life, Venizelism, Urbanization, Integration, Hellenism, Identity, Twentieth century, History

AUTHOR

KATHERINE NAZLOGLOU

Professeur d'histoire en classes préparatoires